

RICHARD GRANDPIERRE PRÉSENTE

JOSIANE
BALASKO

CLOVIS
CORNILLAC

GÉRARD
JUGNOT

MES HÉROS

un film d'ERIC BESNARD



AVEC LA PARTICIPATION DE PIERRE RICHARD

MAGALY BÉRDY ANNE CHARRIER ET IBRAHIM BURAMA DARBOÉ SCÉNARIO ERIC BESNARD MUSIQUE ORIGINALE CHRISTOPHE JULIEN DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE JEAN-MARIE DREILJOU, E.C. 1^{er} ASSISTANT RÉALISATEUR MATHIEU HOUQUET DÉCORateurs BERTRAND SEITZ COSTUMES MADELINE FONTAINE A.F.E.C.A.E.A. MONTAGE CHRISTOPHE PINEL SON MARC-ANTOINE BELLENT MOUVEUR JEAN-CHARLES LIOUZI UN FILM RÉALISÉ PAR ERIC BESNARD COPRODUCTEUR ROMAIN LE GRAND PRODUCTEUR ASSOCIÉ VIVIAN ASLANIAN PRODUCTEUR EXÉCUTIF FRÉDÉRIC DOMINGUAN

ESKWAD CANAL+ PRODUIT PAR RICHARD GRANDPIERRE UNE PRODUCTION ESKWAD EN COPRODUCTION AVEC PATHE JOSY FILMS ET MALEC PRODUCTION EN ASSOCIATION AVEC CINÉMA G AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINE+ DIGI+ PATHE

WWW.PATHEFILMS.COM



Richard Grandpierre présente

MES HÉROS

un film d'ERIC **BESNARD**

**JOSIANE
BALASKO**

**GÉRARD
JUGNOT**

**CLOVIS
CORNILLAC**

AVEC LA PARTICIPATION DE **PIERRE RICHARD**

Durée : 1h27

LE 12 DÉCEMBRE

DISTRIBUTION
PATHÉ DISTRIBUTION
2, rue Lamennais - 75008 Paris
Tél. : 01 71 72 30 00
www.pathefilms.com

ESKWAD



Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.pathefilms.com

PRESSE
DOMINIQUE SEGALL
dominiquesegall@gmail.com
Assisté de Mathias Lasserre
mathiaslasserre@gmail.com
Tél. : 06 61 72 28 04

SYNOPSIS



Maxime est un chef d'entreprise qui fait des heures supplémentaires pour sauver sa compagnie d'ambulances au risque de sacrifier sa femme et ses enfants. Apprenant que sa mère est en garde à vue, il va la sortir de prison... et se le fait aussitôt reprocher. Olga, sa mère, est en effet une femme de caractère. Il apprend qu'elle s'est à nouveau disputée avec son père et décide de la ramener chez elle. C'est l'occasion pour Maxime de passer un week-end loin de ses responsabilités. Chez ses parents, deux sexagénaires qui, depuis quarante ans, s'aiment autant qu'ils s'engueulent. Cette parenthèse joyeuse dans une vie agitée est l'occasion pour le fils de se rappeler d'où il vient. La vie a beau être éphémère et injuste elle peut aussi être envisagée comme une suite de petits bonheurs.

D'autant plus qu'ils ont un invité...

RENCONTRE AVEC ERIC BESNARD

SCÉNARISTE ET RÉALISATEUR



Comment cette nouvelle histoire est-elle née ?

«Maman !». Je voulais finir le film par ce mot. Pas un appel. Pas un cri. Juste le mot. Dit par un adulte à sa mère. De son vivant. Parce que nous vivons tous la crainte de la disparition de nos proches. De nos parents. Donc d'une partie de notre identité. J'en suis donc arrivé à l'idée de construire un film sur la relation mère-fils. En m'inspirant de ma relation avec ma mère. Et comme mes parents vivent ensemble depuis cinquante ans, je me suis vite retrouvé dans une relation triangulaire...

J'avais aussi envie de parler du moment où un fils devient un père. C'est l'autre thème qui s'est imposé. À quel moment bascule-t-on de l'un à l'autre ? Quelles sont les valeurs que l'on transmet ? Que l'on choisit de transmettre ? Faut-il rester fidèle aux valeurs apprises ? Certaines deviennent caduques. La société évolue. Il y a là un dilemme intéressant. Faut-il préparer les enfants à l'avenir ou leur faire passer ce qu'on vous a enseigné ? Définir ce que l'on doit enseigner à ses enfants, ce que l'on transmet, est une question essentielle. Et puis il y a tout ce qui passe à travers nous sans qu'on le contrôle. Le premier enseignement, c'est bien entendu l'exemple...

J'avais aussi envie de faire un film sur l'héroïsme ordinaire. Mes deux films précédents présentaient des héros face à des situations exceptionnelles. J'avais envie de personnages quotidiens. Ce qui n'interdit pas l'héroïsme. J'appelle héroïsme le fait de mettre sa vie dans la balance. Qui sont les héros ordinaires ? Il se trouve que j'en connaissais...

Vous avez la particularité d'écrire à la fois pour vous-même et pour d'autres dans des registres très variés. Pourtant, avec ce film, votre univers de storyteller s'enrichit de quelque chose de plus universel. Cela vient-il du côté très personnel de votre inspiration ?

Mon premier métier est d'écrire. Je le vis comme une liberté. La liberté d'aller d'un genre à l'autre. C'est ce qui m'intéresse. Essayer de faire des choses que je n'ai pas encore faites. J'aime cette idée de sortir de sa zone de confort. Et puis quand j'écris pour un autre réalisateur, j'essaie de faire de la maïeutique. De comprendre le metteur en scène avec lequel je travaille et de me mettre à son service. Eh bien ce coup-ci, j'ai essayé de faire la même chose avec moi. Et en fait c'est la première fois. Mes films précédents relevaient d'une envie de cinéma. Celui-là relève plus d'une envie... d'expression. Jusqu'ici, je me suis toujours vu comme un artisan. Cette fois, j'ai assumé d'ouvrir la boîte de Pandore. C'est un film plus personnel.

Votre film est une chronique surprenante, intime, avec un vrai regard sur des choses que nous connaissons tous. Comment l'avez-vous écrite ?

Lorsque j'ai commencé à écrire cette histoire, je n'avais pas l'intention qu'elle devienne un film. J'avais juste besoin de

poser des sentiments sur le papier. J'ai allumé l'ordinateur pour faire une déclaration d'amour à mes parents. Comme je suis scénariste, ça a tout de suite pris la forme d'une fiction. Peut-être est-ce de la pudeur aussi. Quoi qu'il en soit, j'ai écrit les soixante premières pages en quelques jours, puis je me suis vu sortir la «boîte à outils». Des trucs de scénariste. Alors j'ai arrêté. J'ai fermé l'ordinateur et je suis passé à autre chose. Un an plus tard, j'ai relu ces soixante pages. J'en ai coupé vingt et j'ai écrit la suite. En essayant de ne pas rouvrir la «boîte à outils». J'étais content d'avoir écrit cette histoire. C'était important pour moi. C'était le bon moment. J'ai montré le texte à mes proches et ce sont eux qui m'ont dit qu'il y avait là un film. Du coup, je lui ai donné une forme véritablement scénaristique et je l'ai présenté à deux ou trois producteurs. J'ai été en fait assez surpris que cette petite histoire les intéresse. Richard Grandpierre, avec lequel j'ai beaucoup travaillé, a été le plus enthousiaste. Il a souhaité le faire lire à Pathé. J'avoue que je n'aurais pas eu l'idée de leur faire passer ce texte. Il l'a fait, heureusement.

À quel moment avez-vous choisi vos interprètes ?

Je suis le fils d'une femme qui se réveille chaque matin en colère. C'est quelqu'un qui a mal pour le monde. Il faut donc qu'elle trouve les raisons de tenir la journée, de se battre, de se rendre utile. De résister. Dans le film, il est question de micro-résistance, du devoir que l'on a tous de ne pas laisser faire, chacun à son niveau. Même si je ne la connaissais pas personnellement, j'ai tout de suite pensé à Josiane Balasko. En fait, du moment où le texte est devenu un projet de film, elle s'est tout de suite imposée. Le fait qu'elle existe m'a aidé à croire au potentiel d'un film. J'avais envie de son énergie, de sa puissance, de l'émotion qu'elle dégage quoi qu'elle joue. Je l'imaginai complètement dans le rôle de ce personnage qui mord pour ne pas montrer qu'il pleure. J'avais besoin de la fragilité dans la force. Alors quand elle a dit oui...

À la rigueur, le seul écueil, c'était l'image publique de Josiane. L'image de militante. Je ne voulais pas que ça prenne le pas sur le film. C'est pour ça qu'il fallait créer un personnage. Cela passait par une étude approfondie de la coiffure, du maquillage, des costumes. Ça a été très amusant à faire. Josiane a tout de suite joué le jeu. J'ai une grande admiration pour cette femme.

Vous retrouvez aussi Clovis Cornillac...

Pour le rôle de la mère, dans mon esprit il n'y avait que Josiane. Par contre il y avait plusieurs acteurs susceptibles de jouer le rôle du fils. Il m'en a d'ailleurs été proposé plusieurs. Mais je me suis souvenu d'une conversation avec Clovis, un jour, dans la jungle, sur le tournage de mon film précédent. Il avait envie que j'écrive un film personnel. D'une certaine manière, il m'y a poussé. Il était donc logique

que je lui fasse lire. Et puis à partir du moment où j'assumais que le personnage de Maxime m'emprunte certaines problématiques, je trouvais intéressant que l'acteur qui joue ce rôle me connaisse. Il allait pouvoir me voler des choses que je n'aurais pas obligatoirement osé imposer au film. Le film est une fiction. Je ne suis pas ambulancier. Comme metteur en scène, je respecte le personnage et la fiction. Clovis, lui, pouvait me remettre dans le film.

Connaître un acteur vous donne aussi l'envie de l'emmener là où on ne l'a pas vu. Là où vous pensez qu'il peut aller. J'étais convaincu que je pouvais aller chercher la douceur et l'enfance dans le regard de Clovis, bien que ce ne soit pas du tout l'image que l'on ait de lui. C'était une clé importante parce que c'est une histoire que l'on vit en grande partie à travers son regard.

Et puis je ne sais plus quel philosophe, certainement Sénèque ou La Boétie, a dit qu'un ami c'est un autre vous-même. Ça devait donc être lui...

Malgré la connaissance que vous avez de lui, vous a-t-il surpris dans le rôle de Maxime ?

Clovis est un acteur qui cherche, qui prend des risques à chaque fois. Faire ce qu'il n'a jamais fait l'intéresse. Pendant le tournage, plan après plan, je l'ai vu construire ce personnage, ce regard. Mais c'est au montage que j'ai eu la vraie surprise. L'ensemble de ce qu'il avait façonné m'est clairement apparu. J'ai vu l'homme et l'enfant, ensemble. Je l'ai appelé pour le lui dire. Je crois qu'il était heureux que je le lui dise. Il a joué beaucoup de choses – des silences – qui prennent leur sens sur la durée.

Comment avez-vous choisi Gérard Jugnot ?

Dans ce film, le moteur c'est la mère. Le père se définit par opposition. Elle est sur la route. Il est bien chez lui. Elle est la conscience civique. Il désamorçe tout par l'humour. Elle est spontanée. Il est bourru. Elle prend beaucoup de place. Il est discret. J'ai envie de dire, elle est de gauche et il est de droite... Enfin, c'est elle qui crée le mouvement. Et il suit en râlant. En définissant ainsi le rôle de Jacques aux producteurs, je me suis entendu esquisser un personnage qui ressemblait pas mal à Gérard Jugnot. En plus, je voulais constituer un couple qui partage tout depuis quarante ans, et l'idée de Gérard me permettait d'avoir deux acteurs qui se connaissent depuis plus de trente ans... Quand j'ai parlé de cette idée à Josiane Balasko, quelque chose est passé dans son regard. J'ai senti que cela dépassait l'idée de bosser avec un copain. Elle avait envie de le voir jouer ce rôle-là. J'ai donc rencontré Gérard en lui disant que je lui proposais un rôle de «gentleman farmer». C'était excitant. Ce n'est pas son emploi habituel. Ensuite, il y a eu la première lecture... et là, la complicité entre les deux acteurs était telle qu'il était évident que c'était le bon casting. En outre, pour l'anecdote, il se trouve que Gérard Jugnot a travaillé avec mon père, il y a quarante ans. C'était un joli signe.

Comment a fonctionné le trio «familial» composé de Josiane, Clovis et Gérard ?

Josiane et Clovis ne se connaissaient pas. Leur plaisir à jouer ensemble est apparu dès le premier jour de tournage. On voit tout de suite lorsque deux acteurs s'accordent. Pour jouer ce fils face à sa mère, j'avais demandé à Clovis d'observer Josiane et de lui voler des choses. Qu'ils se ressemblent. Il ne s'agissait pas de se gratter le nez de la même façon, cela aurait sonné faux. Cela se jouait sur des éléments plus subtils. Je voulais qu'il y ait une filiation. Je crois qu'il a fait du beau boulot. La relation avec Gérard était différente. Clovis et lui avaient déjà travaillé ensemble. Mais j'espérais beaucoup de leurs différences. À commencer par leurs différences physiques. La distance que cela crée entre eux installe une pudeur qui permet de traiter la problématique de la maladie sans tomber dans le pathos.

On retrouve aussi Pierre Richard...

Je voulais créer un côté "les vieux de la vieille". Les deux vieux qui font des conneries comme des garnements. Dans mon esprit, Pierre Richard, c'est tout le cinéma d'Yves Robert. Un cinéma que j'aime beaucoup. Un petit souffle anarchisant sur des clochers bien français. Et c'est exactement ce que je voulais. Après, il fallait convaincre Pierre. Et le rôle était modeste. Il a lu. Je crois qu'il a tout de suite aimé le film, mais il avait des doutes sur le rôle. Je suis donc allé le rencontrer dans son domaine viticole du Sud-Ouest. J'avais besoin de le connaître avant de réécrire le rôle pour lui. Je lui ai annoncé un certain nombre d'aménagements. À mon avis, il ne croyait pas trop que j'allais le faire. Quoi qu'il en soit, quelques jours plus tard, je lui envoyais une nouvelle version du script correspondant à ce que je lui avais annoncé. Il a accepté et c'est une chance pour le film.

Comment avez-vous découvert l'enfant qui incarne Tiemoko ?

Avec Josiane, Gérard et Pierre, j'avais fait le choix de trois acteurs réalisateurs. Autant vous dire que tout le monde m'attendait sur le petit. Ils sont tous bien placés pour savoir que ce n'est pas facile. D'abord il faut le trouver, et ensuite... il faut qu'il joue. Ou plutôt qu'il ne joue pas trop. Je tenais à trouver un enfant qui n'avait jamais joué la comédie. David Bertrand a donc commencé un casting sauvage en cherchant des enfants entre 8 et 10 ans et un jour, dans un jardin public, alors qu'il expliquait ce qu'il cherchait à des enfants, une petite tête est apparue dans le groupe et a dit : «Et pourquoi pas moi ?». C'était Ibrahim. Il n'avait que six ans. Mais il avait ce regard. Et puis cette voix un peu éraillée, remarquable. Et surtout un visage expressif même quand il est impassible. C'est l'histoire d'un enfant qui intériorise l'absence de sa mère. Je voulais qu'on sente sa douleur sans qu'il ait trop à l'exprimer. C'est ce qui m'a décidé. Ensuite, j'ai découvert cet enfant. J'ai essayé de passer du temps avec lui. Il est venu jouer avec mes enfants. Et j'ai découvert un petit garçon d'une grande intelligence, avec un exceptionnel souci de bien faire. Quand il a fait le film, il connaissait tous les rôles par cœur... alors qu'il ne savait pas encore lire !

Dans le rôle de la compagne du personnage de Clovis, vous avez choisi Anne Charrier...

Je désirais qu'elle ait ce rapport puissance-douceur, qu'elle soit belle mais que ce ne soit pas ostentatoire. J'ai donc fait des essais avec beaucoup d'actrices. Anne est une très jolie rencontre. Son rôle est essentiel. Car pour que le rôle de Clovis soit crédible, il ne peut pas être qu'un fils. C'est un homme ancré dans la vie réelle. Il fallait que le couple fonctionne. Et ça, ça allait beaucoup dépendre de l'actrice. Je suis très content de mon choix.

Où avez-vous trouvé le décor de votre histoire ?

Le budget nous obligeait à rester dans un rayon de 50 kilomètres autour de Paris. J'avais en tête une image de la France éternelle. On a trouvé notre bonheur à Nesles-la-Vallée, dans le Vexin. La maison avait un rôle essentiel dans l'histoire. C'est un cocon, un lieu de bonheur. On a beaucoup cherché et j'avais bien sûr quelque chose de précis en tête. Mais les coups de cœur sont irrationnels ! D'un point de vue architecture, cette maison ne ressemblait pas du tout à ce que j'avais en tête. Mais elle avait une âme. Je l'ai vidée entièrement. Il ne restait pas une allumette à l'intérieur. Nous l'avons complètement remeublée. Et j'ai redessiné le jardin, qui n'était pas du tout celui que vous voyez dans le film. J'ai travaillé comme en studio, mais avec une maison déjà existante. Je savais que je jouais gros. C'est vraiment l'écrin de l'histoire. J'ai appliqué cette façon de procéder à d'autres décors. Par exemple, pour la scène où Josiane entre dans un champ de colza, je voulais ce contraste entre son manteau rouge et des fleurs jaunes, mais il n'y avait pas de colza à la saison où nous tournions. Il a fallu le faire pousser... C'est beau, le cinéma.

Le film est très travaillé visuellement...

J'ai annoncé aux techniciens un film dans une palette de couleurs précise. D'ailleurs, Richard Grandpierre, le producteur, continue de se foutre de moi et de mes «obsessions chromatiques». En fait, je voulais un film automnal. Pour des raisons visuelles mais aussi symboliques. Avec l'idée de faire ensuite arriver Noël, avec ses lampions et ses guirlandes, en automne.

Une part importante du travail de metteur en scène consiste à tenter d'exprimer clairement à vos collaborateurs ce que vous avez en tête. Ce n'est pas si évident. C'est lorsque chaque chef de poste vous propose des choses qui correspondent à votre vision que vous avez l'impression d'avoir réussi à communiquer. Sur MES HÉROS, je savais ce que je voulais en termes de lumière mais contrairement à mon dernier film, qui était très technique, j'avais du mal à l'exprimer. Je crois que je cherchais la bonne distance entre le film et moi. Jean-Marie Drejou, le chef opérateur, m'a laissé du temps. Le fait que nous ayons déjà travaillé ensemble nous a, me semble-t-il, beaucoup aidés. On a trouvé progressivement, et je suis très content de l'image du film, à la fois chaude et désuète.

Pour illustrer mon propos autrement, j'adore le tablier de Josiane dans le film. Ça paraît anodin, mais à mes yeux il dit beaucoup. C'est exactement ce que j'imaginai. C'est une sensation très agréable. On a réussi à se parler, tous ensemble. Nous faisons un métier collectif.

Comment avez-vous travaillé avec vos comédiens ?

Je n'ai pas de dogme. Mais en général, je ne fais pas beaucoup de prises. En plus, avec un enfant, je crois qu'il ne faut pas multiplier à l'excès. Il perd vite de son naturel. Même si dans notre cas, Ibrahim s'en sortait très bien. Pour le reste, je n'ai pas tellement de mérite. J'avais des modèles assez clairs en tête... alors j'imagine que mes directions ont dû être assez précises.

En tant que réalisateur, ce ne sont jamais les scènes clés qui vous font ressentir les choses les plus fortes, parce que vous les avez déjà idéalisées. Vous attendez énormément, parfois trop. Par contre, d'autres moments vous surprennent. Ce sont souvent les silences, les regards et le quotidien qui apportent cela. J'aime beaucoup, par exemple, le moment où, après la visite des gendarmes, Josiane et Clovis sont assis en silence à boire un café.

En écrivant, vous espériez ces moments...

Bien sûr. Mais je ne savais pas si je les obtiendrais. Dans ce genre de film, le problème, c'est la distance. Il ne fallait pas reproduire quelque chose que je connaissais. Sous peine de devenir mécanique. D'ailleurs, il n'y a aucune scène autobiographique dans le film. Mais les liens entre les personnages devaient être les bons. Il fallait que je me serve de mes sensations, de mes sentiments, et de mon vécu, pour essayer de les faire passer aux personnages. De retrouver tout ce que j'avais camouflé sous des scènes de fiction quand je les avais écrites. C'est peut-être aussi pour ça que le film est autant construit sur des regards. J'ai inventé des dialogues... mais j'ai essayé de retrouver des regards. Les acteurs m'ont beaucoup aidé.

Votre film joue beaucoup sur la perception de l'enfant qui reste présent dans chaque adulte, et sur la part la plus mûre qui se dessine déjà même chez le plus jeune. C'est une façon de voir la vie ?

C'est une clé importante. Narrativement, il me semblait évident que le personnage de Clovis devait faire un transfert sur cet enfant. Il voit ses parents avec cet enfant. Sa mère le baigne. Son père l'emmène aux champignons. Il se revoit enfant. Quand on le voit s'éloigner avec le cartable du petit sur le dos, d'une certaine manière il nous dit : «J'ai beau être un grand gaillard, j'ai été cet enfant. Et donc je suis toujours cet enfant. Il n'y a pas de changement de condition». C'est une autre raison qui m'a poussé à prendre Clovis pour le rôle. Je voulais que le personnage soit viril. Mais ça n'empêche pas d'avoir des regards pleins d'enfance. Je crois aussi que je vois le métier de réalisateur comme ça.

Il faut être un chef d'équipe, emmener du monde avec soi, lui insuffler beaucoup d'énergie... et essayer de garder un regard frais, sans cynisme.

Le fait d'avoir abordé le cinéma par quelque chose de plus personnel a-t-il changé des choses dans votre façon de raconter ?

Je crois. J'ai mis du temps avant d'oser écrire ce genre de film. Le plaisir que j'ai eu à le tourner m'encourage à recommencer. J'ai passé le pont. J'ai l'impression que j'assume plus l'idée d'être un auteur, quelqu'un qui propose son regard, sa subjectivité, quoi qu'elle vaille.

Maintenant, je ne peux pas tout écrire avec cette plume-là. Or j'écris beaucoup, tous les jours. Parce que je continue à avoir des envies de cinéma dans beaucoup de genres. Et j'aime aussi écrire des films que je ne pourrais pas mettre en scène. Parce qu'ils ne correspondent pas à ce que j'ai envie de vivre comme metteur en scène. Des films pour les autres. Ceux-là, je ne dois pas les «vampiriser». Scénariste, c'est un métier, avec un savoir-faire. Je ne veux pas perdre cette dimension d'artisan. Essayer de comprendre les névroses d'un autre réalisateur ou les attentes d'un producteur. J'aime cette sensation de faire mon métier, avec ma «boîte à outils».



Mais, pour résumer, je crois que j'ai fait sauter un verrou. Mon imagination et mon désir de cinéma restent des moteurs essentiels. J'assume plus d'afficher mes ressentis. Ma sensibilité. J'ai très envie de continuer dans cette voie. Y compris dans des films qui seront narrativement plus loin de moi. En fait, ça va me faciliter la vie. Je n'aurai plus à me demander si je veux mettre en scène ce que je suis en train d'écrire. Ça se fera tout seul...

Qu'espérez-vous apporter au public grâce à ce film ?

Puisqu'en écrivant, je ne pensais pas en faire un film, je n'ai pas tout de suite pensé au public. Je n'ai perçu la dimension «populaire» du sujet que lorsque j'ai recueilli les premières réactions de lecture. On est soit la mère, soit le père, soit le fils, soit la fille de quelqu'un. Cette verticalité, ce rapport aux racines et aux valeurs que l'on transmet, est universelle.

Il y a une autre universalité qui n'était pas au cœur de mon idée de départ, mais sur laquelle j'ai essayé de travailler : c'est la perception de la France, la mémoire identitaire : l'église, la 2CV, la pêche... Un film sur le temps qui passe, c'est aussi un film sur l'identité. Mais il ne s'agit pas non plus de faire un film maurassien. La France, aujourd'hui, c'est aussi ce petit garçon qu'on veut reconduire à la frontière. L'image de cette France tranquille se télescope avec des vérités sociales contemporaines.

Vos parents ont-ils vu le film ?

Oui... et ils me parlent toujours.

RENCONTRE AVEC JOSIANE BALASKO

INTERPRÈTE D'OLGA



Quels sont les éléments qui vous ont donné envie de jouer dans ce film ?

J'ai été touchée par l'histoire d'amour de ce couple, qui n'arrête pas de se disputer mais qui s'adore. J'ai beaucoup aimé que leur relation soit vue à travers les yeux du fils. J'étais aussi curieuse à l'idée de jouer un personnage directement inspiré de la propre mère d'Eric Besnard. Je l'ai d'ailleurs rencontrée sur le tournage. Cette histoire m'a parlé et les thèmes qu'elle aborde par un biais très humain trouvent un écho en moi. Même si je ne suis pas allée aussi loin que le personnage, j'ai participé à des actions pour permettre à des enfants de sans-papiers ainsi qu'à des sans-papiers de rester en France. L'idée de jouer tout cela avec Gérard Jugnot et Clovis Cornillac était une motivation supplémentaire.

Comment définiriez-vous Olga ?

Dès le début du film, on la découvre dans la réaction. Elle met un coup de poing à un type qui bat sa femme ! Olga est une rebelle. Malgré son âge, sa capacité à réagir aux injustices est restée intacte. Elle ne laisse rien passer. Elle est toujours prête à monter au créneau et à se battre, à dénoncer les choses. C'est une battante qui était comme ça à 20 ans, et qui l'est toujours 30 ans plus tard.

En plus d'être une femme engagée, Olga est aussi une mère et une épouse. Ce sont trois aspects qui sont très différents à jouer, tout en étant très liés parce qu'elle existe sur ces trois plans de façon très poussée. Elle a toujours peur que son fils ou son mari manquent de quelque chose. Du coup, elle se mêle systématiquement de leurs affaires. Pour moi qui venais de jouer une mère sans aucune affection pour ses enfants, interpréter cet autre genre de maman débordante d'affection au point d'en devenir envahissante était très intéressant.

Rien ne semble pouvoir l'arrêter...

Rien ni personne ! Quand Olga a décidé de faire quelque chose, rien ne peut la faire changer d'avis. Elle ne prévient jamais son mari des choses qu'elle compte faire. Sans doute parce qu'elle sait qu'au fond, il l'approuve – même si ce n'est pas toujours simple à gérer... Elle va cacher un enfant recherché et embarquer son fils et son mari dans l'aventure. Elle marche à la conviction et à l'affection. Difficile de lui faire peur. Même quand les gendarmes arrivent, elle est prête à leur sauter dessus ! Son intégrité est une force, mais cela peut aussi la conduire à en faire trop ou à être de mauvaise foi.

On découvre vite que son tempérament combatif lui sert d'abord à prendre soin des autres...

Elle cache ses peurs et prend sur elle. C'est vrai qu'elle est toujours sur le dos de son mari, mais on se rend compte qu'elle n'a qu'une crainte, c'est qu'il lui arrive quelque chose de grave. Durant quelques jours, c'est de cela que son fils va prendre conscience. Parce qu'elle aide un enfant, parce qu'elle s'inquiète pour son mari, parce que lui-même traverse une phase de remise en cause, son fils va découvrir tout ce qu'elle est vraiment. C'est son regard qui la révèle. Un regard dans lequel tout le monde peut se projeter.

Comment avez-vous joué avec Clovis Cornillac ?

On s'était déjà croisés mais nous n'avions jamais travaillé ensemble. Je trouve que son côté physique crédibilise sa filiation avec mon personnage. Il n'a pas de mal à jouer un fonceur, à sa manière à lui. Sur le plateau, parce que nous nous entendions très bien, peut-être aussi à cause du sujet, Clovis et moi avons beaucoup parlé. Nous n'étions pas dans une relation mère-fils. Même si l'on a une génération d'écart, je l'aurais eu très, très jeune !

Je trouve que Clovis joue remarquablement le regard sur les autres, sur sa mère, sur ses parents. Ce n'est jamais facile mais il y glisse beaucoup d'humanité. Même si sa mère l'agace parfois – et on peut le comprendre ! – Maxime, son personnage, ne lui en veut pas et cela donne des moments assez drôles tout en étant touchants.

J'ai découvert l'importance du travail de Clovis en voyant le film terminé. Sur le tournage, on est dans le présent, on manque de recul. Mais dans le film fini, on s'aperçoit du travail des autres comédiens et du point de vue du réalisateur. Même si le scénario en disait déjà beaucoup, il manquait la dimension de l'image, du jeu et de la mise en scène. Et là, on voit vraiment un couple en train de vieillir dans le regard de leur fils. C'est très émouvant car c'est un fils qui, bien que parfois fatigué par ses parents – tout le monde a déjà ressenti cela – s'aperçoit qu'il faut vivre les choses et profiter des gens tant qu'ils sont là.

Ce n'est pas la première fois que vous êtes mariée à Gérard Jugnot...

Nous avons effectivement été mariés au théâtre et au cinéma – notamment dans LES BRONZÉS – mais le couple que nous jouons pour ce film est davantage dans la réalité et l'émotion. On imagine que Jacques et Olga s'aiment depuis très longtemps et qu'ils ne se sont jamais lâchés, malgré les épreuves qu'ils ont dû traverser. Jouer cela avec Gérard était vraiment bien. Sur

le plateau, on se charriait exactement comme on se charrie dans le film. Comme pour nos personnages, il y avait de la pudeur entre nous. Malgré les reproches qu'ils se font, ils sont toujours très unis et c'est ce qui les rend attachants. Le film ne tombe jamais dans la mièvrerie. Leur couple pétille au travers



de ces moqueries qu'ils s'envoient. Ils ont tous les deux de l'humour l'un envers l'autre.

Ce sont des gens qui essaient finalement de profiter au maximum de la vie et du temps qu'il leur reste. On dirait presque des adolescents, surtout lorsqu'elle décide de faire Noël en automne ! Cet aspect était perceptible dès le scénario. On sentait que malgré le côté grognon et rugueux que pouvaient avoir cet homme et cette femme entre eux, il y avait un amour immense. On sent que ce sont des gens qui pourraient avoir 20 ans, mais qui ne les ont plus. Ils ne dansent plus comme à 20 ans, mais ils dansent toujours...

Qu'avez-vous pensé de votre jeune partenaire, Ibrahim Burama Darboe ?

Il est formidable ! C'est un garçon absolument exceptionnel. Il avait 6 ans et demi à l'époque et faisait déjà preuve d'une belle maturité... Dès qu'il entendait «moteur», il prenait une grande inspiration en se concentrant. Il faisait le même geste que moi, en soufflant bien profondément, avant de se lancer. Ibrahim a un regard magnifique et une impressionnante faculté à apprendre. Jouer avec lui était facile parce que c'est vraiment un enfant remarquable. On s'est revus la dernière fois à la projection du film. On sent un enfant très doué.

L'adage dit que «l'on a l'âge qu'on a dans sa tête». Vous sentez-vous proche de cela ?

L'énergie n'a effectivement rien à voir avec l'âge. Pour faire, pour vivre, pour créer, il faut l'envie et l'énergie. Quand on joue ou que l'on met en scène, on a besoin de cette énergie. C'est quelque chose qui nous est indispensable. Et le fait de jouer des personnages qui agissent finalement comme des adolescents alors qu'ils ont la soixantaine, est très excitant.

Quel regard portez-vous sur Eric Besnard ?

J'ai découvert un grand directeur d'acteurs. Eric est formidable avec les comédiens. Ses demandes sont toujours précises et très compréhensibles. C'est important pour un acteur, parce que je n'étais pas forcément comme le modèle d'après lequel mon personnage a été créé. Il me demandait par exemple d'être boudeuse et ça, pour moi, c'est un rôle de composition !

Malgré tout ce qu'il a déjà fait, je crois que c'est la première fois qu'Eric Besnard fait un film comme celui-là. Il a écrit et réalisé des films d'aventures, des films d'action, mais cette fois

il a laissé parler son univers personnel, son ressenti. Je trouve cela très réussi. Que ce soit dans le jeu ou dans la définition de l'univers visuel du film, il savait exactement ce qu'il voulait.

Qu'avez-vous découvert dans le film terminé que vous n'avez pas anticipé ?

Un univers visuel très fort. Une ambiance, une atmosphère. Avec cette maison dans la forêt, ce Noël, la manière dont les personnages évoluent, cette province presque parfaite, il y a un côté conte pour enfants. L'ami un peu fou – Pierre Richard, formidable – ajoute encore à cet esprit. J'ai aussi bien aimé la musique de Christophe Julien, à qui j'ai d'ailleurs demandé de composer la musique de mon prochain film. Dans tout le film, j'ai senti qu'il y avait comme une émotion de conte de Noël. Ce qui pourrait paraître mièvre ne l'est pas. Même s'il parle de choses réalistes et même graves, Eric Besnard les propose sous une forme douce, chaleureuse et légère. Ce film ressemble vraiment à ces contes que l'on aime entendre l'hiver, tous réunis au coin du feu, alors qu'il fait froid dehors.

Vous êtes depuis repassée à la réalisation...

Pour NÉNETTE, un film dans lequel je joue entre autres avec Michel Blanc. Ce sont aussi des retrouvailles... Je lui ai écrit un rôle parce que c'est un acteur génial, et aussi parce que ça faisait longtemps qu'on ne l'avait pas vu dans une vraie comédie. Face à lui, je joue carrément une enfant de 60 ans ! Jouer des rôles intéressants tout au long de sa vie est une chance. C'est vrai du personnage d'Olga comme de celui de cette vieille petite fille. J'ai l'avantage de ne pas avoir de problème d'image avec mon âge...

RENCONTRE AVEC GÉRARD JUGNOT

INTERPRÈTE DE JACQUES



Qu'avez-vous pensé du scénario lorsque vous l'avez découvert ?

J'ai vraiment été touché par l'histoire et l'écriture. Eric Besnard a beaucoup écrit, pour lui et pour d'autres. Il a fait des films de genres très différents mais je trouve qu'en puisant dans une matière plus personnelle, son savoir-faire gagne du sens. L'intime le conduit à l'universel. Même si son histoire est une pure fiction, il s'inspire quand même de ses propres parents, qu'il adore. Pour moi, jouer ce rôle était d'autant plus surprenant que je connais son père, Jacques Besnard, un réalisateur très sympathique, avec qui j'ai travaillé à mes tout débuts et qui est d'ailleurs venu sur ce tournage. C'était assez troublant. Même si je suis beaucoup plus jeune, c'est la première fois que j'interprète quelqu'un de vivant.

Comment avez-vous perçu l'histoire ?

Eric associe l'ironie, l'humour, la tendresse et la révolte, le tout dans une véritable chaleur humaine. MES HÉROS raconte l'histoire d'un fils qui, confronté à ses propres choix de vie vis-à-vis de son travail et de sa femme, se demande s'il réussira à être à la hauteur de ses parents, de leur amour magnifique et de leur couple. C'est le questionnement d'un type de quarante ans qui se compare à l'exemple de ces gens qu'il aime et qu'il admire plus que tout. C'est un film plein de nostalgie mais résolument ouvert au futur. On va sûrement le rapprocher du cinéma de Jean Becker et de ces films humanistes qui touchent les gens parce que tout le monde s'y retrouve.

Comment définiriez-vous le rôle de Jacques ?

Je l'ai vu comme un homme qui a eu une existence très active, mais qui, suite à un problème de santé, a été obligé de se calmer. La fragilité de la vie est devenue très concrète pour lui. Au-delà de ses promenades avec son camarade et de ses bricolages, c'est un type qui aime profondément sa femme, qui en connaît les excès mais aussi les engagements. Il l'admire pour cela. Ensemble, ils forment un de ces couples qui se disputent tout le temps mais qui finalement, ne peuvent pas se passer l'un de l'autre. Leur affection repose aussi sur leur admiration réciproque. Elle l'admire de l'avoir supportée, et lui l'admire parce qu'elle fait des choses formidables. Pour interpréter cet homme, j'ai joué ce qui était écrit, et je me suis appuyé sur les gens avec lesquels je jouais. La présence de Josiane Balasko, qui est une grande complice, m'a beaucoup aidé. Nous sommes un couple d'acteurs qui se connaît bien – on a même été mariés plusieurs fois à la scène comme à l'écran ! – et c'était assez plaisant d'évoluer dans cette

convivance. Il faut partager toutes ces années pour arriver à ce degré d'entente qui sert ce que nous avons à jouer ici.

Même si vous la connaissiez bien, Josiane Balasko vous a-t-elle surpris ?

Le rôle de Josiane est magnifique, mais c'est une actrice exceptionnelle. Josiane me surprend toujours parce qu'elle ne se protège jamais et qu'elle ose tout. C'est l'une des grandes actrices de sa génération. Quoi qu'elle joue, on sent une incroyable tendresse derrière. Au fil des rôles, je trouve qu'elle se dévoile. C'est quelqu'un de très bien dans la vie, et ça se voit. Ceci dit, on connaît tous de vraies crapules qui ont l'air d'être adorables à l'écran ! Mais ce n'est pas son cas. Josiane ne triche pas.

Vous aviez aussi déjà joué avec Clovis Cornillac...

J'ai été son patron dans LES BRIGADES DU TIGRE et nous étions potes dans FAUBOURG 36, qui fut une grande aventure. Cette fois, je joue son père. C'est la magie du cinéma ! J'aime beaucoup Clovis. Il joue souvent des héros, mais il n'est jamais aussi bien que dans des personnages un peu fêlés, fracassés. Son rôle ici n'est pas évident parce que pour une fois, il ne semble pas être un des moteurs de l'action. Il est d'abord le témoin de ses parents. Il arrive malgré tout à faire passer énormément et son personnage dégage quelque chose de très touchant.

Vous retrouvez aussi Pierre Richard...

Nous deux, c'est une belle histoire. J'ai eu mon premier rôle important dans ON AURA TOUT VU de Georges Lautner, et il était déjà une immense vedette. J'ai aussi tourné LE JOUET et LE COUP DU PARAPLUIE avec lui. Après MONSIEUR BATIGNOLE, il m'avait écrit une lettre qui m'avait beaucoup touché. Puis on s'est retrouvés à Prague sur FAUBOURG 36 et lors d'un dîner en tête-à-tête, nous nous sommes enfin avoués à quel point on s'admirait sans jamais avoir osé le faire avant ! On est devenus très potes. C'est quelqu'un dont j'admire profondément la carrière et le parcours de vie. Malgré les hauts et les bas, il est resté lui-même, et je le considère comme un grand frère. Depuis une dizaine d'années, il fait des personnages de plus en plus attendrissants. Et je trouve que ça lui va bien.

Vous qui avez beaucoup tourné avec les enfants, qu'avez-vous pensé du petit Ibrahim Burama Darboe ?

Après avoir lu le scénario, étant donné l'importance de l'enjeu dans l'histoire, j'ai demandé à Eric s'il avait trouvé un petit garçon à la hauteur. Le fait est que le tout jeune Ibrahim est formidable. Il est d'une beauté et d'une intelligence fulgurantes. Il était aussi très curieux. Il était brillant, et il a tout compris.



Comment avez-vous travaillé avec Eric Besnard ?

Très simplement. Eric est quelqu'un de très réfléchi. C'est un metteur en scène précis, très calme en apparence même si à l'intérieur, ça doit bouillonner. Sur un sentiment personnel, il a réussi à écrire une histoire qui dépasse l'autobiographie. Le personnage de Maxime ne se limite pas à sa projection. Je pense que ce film marque un tournant dans son travail. Il accède à une autre dimension. Il se révèle...

Vous puisez également dans votre vie l'énergie et la sensibilité que vous mettez dans vos films...

Je le pense. J'ai raconté des histoires sur mon père, sur ma famille, pour essayer de faire croire aux gens que les Français «moyens» pouvaient avoir des comportements exceptionnels et héroïques. Ce qui n'est pas forcément la réalité !

Les thèmes sociaux du film vous ont-ils touché ?

Lorsque je réalisais et jouais UNE ÉPOQUE FORMIDABLE..., je me souviens avoir beaucoup parlé de ça. De nombreuses personnes concernées me disaient que ramasser quelqu'un dans la rue est extrêmement difficile. Il est malheureusement quasiment impossible de faire remonter quelqu'un à la surface. Les SDF qui avaient vu le film disaient qu'ils n'avaient pas la chance d'avoir une Victoria Abril qui attend à la maison. En revanche, ce que l'on peut faire, c'est éviter que les gens tombent. Le plus important, c'est de tenir la main à quelqu'un qui va mal, avant qu'il décroche. C'est ce que fait le personnage de Josiane dans ce film.

Qu'avez-vous ressenti en découvrant le film terminé ?

J'ai été très touché à la projection. Autour de moi, les gens étaient extrêmement émus par le film. C'est un film sensible, très maîtrisé. J'ai vu s'épanouir tout ce qu'il promettait à travers son scénario et pendant le tournage. C'est un joli film. Je trouve qu'il dégage un parfum d'automne ensoleillé. C'est une saison de plénitude, où il ne fait pas encore froid, où l'on se rappelle de jolies choses. À titre personnel, cette histoire m'a aussi fait penser à mes rapports avec mon fils, à notre rapport à l'âge. Tous les matins, je me demande comment le jeune homme que je suis à l'intérieur a déjà cette tête de vieux con ! Heureusement, l'âge, c'est surtout dans les jambes, pas dans la tête. Eric a fait ce que le cinéma fait de mieux, c'est-à-dire montrer la vie en plus beau. C'est aussi ce que fait ce couple en faisant surgir Noël en automne.

Le cinéma ne peut pas changer le monde, sinon ça se saurait. Mais il peut au moins donner de la force et de l'inspiration à ceux qui veulent le changer.

Que représente ce projet dans votre parcours ?

Une très belle expérience. J'ai beaucoup tourné, récemment, que ce soit au cinéma ou dans «Merlin», le téléfilm événement qui sera diffusé en fin d'année. Je vais aussi partir en tournée au théâtre avec la pièce de Francis Veber, «Cher Trésor», qui arrivera à Paris en janvier. Il y a aussi le gala de l'Union des Artistes et l'écriture, bien sûr... Tous ces projets, comme le film d'Eric, marquent des rencontres fortes, et j'aime ça.

RENCONTRE AVEC CLOVIS CORNILLAC

INTERPRÈTE DE MAXIME



Vous souvenez-vous de la première fois où Eric Besnard vous a parlé de ce projet ?

Alors que nous étions en pleine jungle, sur le tournage de 600 KILOS D'OR PUR, il avait seulement évoqué quelque chose de très personnel. Je lui avais dit de ne pas avoir peur de tout ce qu'il avait à raconter, car je sentais qu'il avait beaucoup à dire. Ce n'est que bien plus tard qu'il m'a donné le scénario. Il se demandait si l'histoire allait intéresser les gens. J'ai lu, ça m'a immédiatement intéressé et touché.

Comment avez-vous perçu le rôle de Maxime ?

Même si ce n'est pas une autobiographie, le personnage puise quand même ses racines au cœur de ce qu'est Eric et de ses sentiments. Le fait de jouer une projection d'Eric était déjà très étonnant. Nous sommes très proches. On s'était rencontrés sur un film qui ne s'est pas fait, et on est vraiment devenus camarades. Bien que nous ayons tourné plusieurs films ensemble, ce projet-là était spécial. Eric raconte son propre rapport à ses parents, et l'histoire d'un homme qui s'interroge. Je ne suis pas surpris parce que je connais l'homme. Eric ne se place pas du tout en héros. Il n'est pas dans cette dynamique. Il est dans un questionnement à travers le langage qu'il connaît le mieux, celui du cinéma. Le fait que ce soit lui qui me propose ce rôle a du sens. On se connaît suffisamment.

Ce cas particulier change-t-il quelque chose dans votre approche du rôle ?

C'est la première fois que ça m'arrive, et je pense que ça ne doit pas se produire très souvent. Il y a une sorte de mise en abyme. Je joue un type qui observe ses parents. La situation par rapport à Eric est particulière, mais le rôle en lui-même l'est aussi. C'est ce que j'appelle un rôle en creux. C'était très intéressant parce qu'on a souvent fait appel à moi pour des rôles hauts en couleurs mais là, je devais aller chercher quelque chose d'intérieur, de discret, d'extrêmement ténu... Tout se joue sur des petites choses. Il n'y a pas toujours les mots ni l'action pour expliciter. Tout l'intérêt, toute la force du travail est là. Devant Josiane, j'essayais d'être comme devant ces gens de notre famille que l'on regarde parfois avec des yeux ronds en se disant que l'on descend d'eux. C'était passionnant à jouer, surtout devant quelqu'un du niveau de Josiane. Pourtant, même s'il n'y a pas de bombe atomique à jouer, il se passe tout le temps des choses très fortes. C'était quelque chose d'intéressant à toucher. J'aime ça. Même au théâtre, même dans des personnages qui envoient, j'aime que ce soit habité. Sinon, je n'y croirais pas.

Comment vous êtes-vous préparé ?

Un rôle, c'est d'abord un axe. Il s'agit d'essayer de comprendre quel est le point de vue désiré par le metteur en scène et ce que l'on veut raconter. On est ici sur la noblesse du normal. Qu'est-ce que cela veut dire ? On parle des gens que l'on estime être des héros et qui n'en sont pas. Donc, chez quelqu'un de normal qui ne va pas très bien à un moment de sa vie, et qui se confronte à l'image de ses parents, il y a quelque chose à chercher. Maxime est coincé dans sa vie. Les clés se cachent dans sa famille, dans ce qui peut être dit, accepté, ou pas. C'est un axe très riche.

Comment avez-vous joué cela devant Eric ?

Quand il existe une telle connivence, il est intimidant de montrer à quelqu'un la façon dont on le perçoit à travers le jeu, ou tout ce que l'on a saisi de ce qu'il voulait dire de lui-même. C'est plus compliqué, même dans la fabrication ! Mais Eric, comme moi, n'a jamais confondu ce qu'il est et le personnage. Quand nous parlions de Maxime, il ne disait jamais «je». Il n'y a pas eu d'amalgame. On ne jouait pas une imitation. On parlait d'ailleurs surtout des réactions de Maxime vis-à-vis des autres plutôt que de lui-même. Je pense qu'Eric ne s'est pas senti trahi sur ce qu'il voulait faire passer – sinon il me l'aurait dit. J'ai sans doute capté quelque chose d'intime chez lui et il s'y est reconnu. C'était important pour moi.

Comment avez-vous réagi en découvrant qui jouerait vos «parents» ?

Je n'avais jamais travaillé avec Josiane Balasko mais j'ai tout de suite trouvé qu'elle avait quelque chose d'extrêmement juste par rapport au scénario. J'étais ravi de travailler avec elle, et encore plus ravi en voyant le film. Josiane y est à la fois émouvante et puissante.

Gérard Jugnot est un pote et je l'aime beaucoup. Il a joué mon patron, on a joué des amis et là, je suis son fils. Ce sont des conventions de cinéma. On a un peu vieilli Gérard, je me suis un peu rajeuni. La force du couple Josiane-Gérard fait que l'on accepte cette famille. Ce couple, que l'on connaît depuis des années, fonctionne vraiment. On les découvre sur un autre registre, plus sur l'émotion, sans perdre ce que l'on aime d'eux, et ça fait du bien. Ensemble, les deux révèlent quelque chose de plus tendre, de plus pudique.

Qu'avez-vous pensé de ce rapport à l'enfance qu'ont les personnages ?

J'ai moi-même un rapport à l'enfance assez bizarre. Je comprends les codes et la manière d'en parler, particulièrement dans ce film, mais je ne la perçois pas forcément comme tout le monde. Enfant, je voulais déjà être adulte. J'ai toujours voulu être adulte. La part d'enfance chez l'adulte m'intéresse beaucoup plus que le fait d'être un petit garçon. En revanche, j'adore regarder mes enfants. Mais pour ce qui me concerne, je n'étais pas dans l'insouciance. J'ai commencé à travailler à 14 ans. Je préférais l'amitié, la camaraderie, le côté homme.



Eric Besnard confie qu'il n'a pris la mesure de ce que vous aviez construit pour le personnage qu'en salle de montage, en voyant l'ensemble des scènes fonctionner...

Il m'a effectivement laissé un message qui m'a beaucoup touché pour me dire cela. J'étais très content et même un peu fier. C'est tellement un rôle en creux que normalement, on ne doit rien voir au combo. Tout se joue dans le détail, c'est très fragile. Je n'étais d'ailleurs pas certain qu'Eric s'en rendrait compte, cela aurait été prétentieux.

Comment s'est déroulé le tournage entre grands comédiens et ce petit garçon, Ibrahim Burama Darboe ?

Il est aussi impressionnant dans le film que dans la vie. Il nous a stupéfiés. Il n'a jamais été gêné devant Gérard, Josiane ou moi. Tout se passait sur le plan humain. Eric sait amener cela.

Après avoir fait quatre films avec Eric Besnard, qu'avez-vous découvert de lui sur celui-ci ?

Avec Eric, j'apprécie ce que d'autres acteurs n'aimeraient peut-être pas : il travaille sans en faire des tonnes. Il est simple, direct. On fabrique un film. Je lui fais confiance parce que je sais que si ça ne va pas, on refait une prise. On ne se ment pas, on ne se cire pas les pompes, on fait. Sur ce film, il a réussi à garder ce pragmatisme, même avec un sujet aussi personnel. C'est en voyant le film terminé que je suis impressionné. Je le suis toujours lorsque je vois quelqu'un arriver à faire ce qu'il souhaitait parce qu'en général, la vie se charge de tout compliquer. Eric réfléchit beaucoup mais une fois qu'il a choisi, le résultat semble si simple, si évident que sa réflexion ne se sent plus. Toute son expérience, toute sa réflexion lui sert à simplifier.

Pensez-vous qu'il lui fallait tout le savoir-faire accumulé au niveau de l'écriture ou de la mise en scène pour arriver à filmer aussi simplement des choses aussi profondes ?

C'est certain. La phrase est connue : les gens font toujours le même film. Après, il faut trouver les clés. Il ne s'agit pas de dire ce qui est meilleur ou moins bon, si c'est réel ou imaginaire, mais quoi qu'Eric fasse après, ou quoi qu'il ait fait avant, je crois que la plupart des clés de son univers sont dans MES HÉROS.

Vous demandez-vous ce qu'il pourrait faire après ? Êtes-vous prêt à le suivre ?

Je fais vraiment partie des gens que le cinéma éclate. Comme Eric, je crois que tout y est possible. Je n'ai aucune idée de ce qu'il nous réserve mais j'en suis curieux. Demain, s'il m'annonçait qu'il fait un film dans l'espace, ou un western, ou n'importe quoi d'autre, je ne serais pas surpris. À condition d'être choisi pour de bonnes raisons, que l'envie soit là et que le projet me plaise et soit juste, je serais très heureux de retravailler avec lui.

LISTE ARTISTIQUE

| | |
|---------------------|-----------------------|
| Olga..... | Josiane BALASKO |
| Jacques | Gérard JUGNOT |
| Maxime | Clovis CORNILLAC |
| Jean..... | Pierre RICHARD |
| Sally..... | Magaly BERDY |
| Stéphanie | Anne CHARRIER |
| Tiemoko..... | Ibrahim BURAMA DARBOE |
| Enfant Maxime | Joseph BESNARD |
| Rachida | Fejria DELIBA |
| Bébé Maxime | Samuel BESNARD |
| Nicole | Michelle GODET |
| Roger..... | Michel MASIERO |

LISTE TECHNIQUE

| | |
|------------------------------|---------------------------------------|
| Réalisateur | Eric BESNARD |
| Producteur..... | Richard GRANDPIERRE |
| Coproducteur | Romain LE GRAND |
| Producteur associé | Vivien ASLANIAN |
| Producteur ex cutf | Frédéric DONIGUIAN |
| Scénario | Eric BESNARD |
| Chef opérateur..... | Jean-Marie DREUJOU |
| 1 r assistant réalisateur .. | Mathieu HOWLETT |
| Casting..... | David BERTRAND |
| Chef décorateur | Bertrand SEITZ |
| Photographe..... | David KOSKAS |
| Créatrice de costumes.. | Madeline FONTAINE |
| Chef costumier | Jette KRAGHEDE |
| Montage..... | Christophe PINEL |
| Musique originale | Christophe JULIEN |
| Ingénieur du son | Marc-Antoine BELDENT |
| Mixage | Jean-Charles LIOZU |
| Scripte | Anne WERMELINGER |
| Chef coiffeur | Cédric CHAMI |
| Chef maquilleuse | Françoise ANDREJKA |
| Régisseur général | Benoît LANDEROIN |
| Production | ESKWAD |
| En coproduction avec... | PATHÉ, JOSY FILMS ET MALEC PRODUCTION |
| En association avec..... | CIN MAGE 6 |
| Avec la participation de... | CANAL+, CINÉ+ |

ESKWAD CANAL+ CINE + DIGimage DOLBY DIGITAL